

## ALEXANDRA DAVID-NEEL AU-DELÀ DU FÉMINISME

Fanny Martín Quatremare

Universidad de Granada

Alexandra David-Neel est encore aujourd'hui trop peu connue. Si son nom nous interpelle, c'est en tant qu'exploratrice. Elle fut, en effet, la première occidentale à séjourner dans la ville interdite de Lhassa au Tibet, après plus de 2000 km à pied, endurant la faim et le froid des neiges et des steppes himalayennes. Cet exploit lui a valu la gloire à son retour en Europe en 1925. Or, bien que son séjour en Asie fût hors du commun, on ne se souvient aujourd'hui pratiquement de rien. Rappelons qu'elle fut la première européenne à rencontrer et converser avec le treizième Dalaï Lama, ou encore à apprendre les secrets du tantrisme tibétain auprès d'un Gomchen sur les hauteurs de l'Himalaya, ce qui lui vaudra le titre de lamani<sup>1</sup>. Elle a été la première femme à séjourner dans un monastère exclusivement masculin pendant deux ans à Kum-Bum en Chine, elle a aussi réalisé des expéditions dans la jungle et les steppes tibétaines, là où d'autres explorateurs, mieux entourés et équipés ont échoué. Si cette facette d'exploratrice est peu connue, celle de féministe l'est encore moins. On ne saurait, de nos jours, écrire une histoire du féminisme en France sans nommer Simone de Beauvoir ou Simone Veil, mais celui d'Alexandra David-Neel comme beaucoup d'autres femmes s'est envolé. Pourtant, elle a publié des textes très intéressants d'un point de vue féministe, ces derniers sont regroupés dans une œuvre posthume intitulée *Féministe et Libertaire* qui sera l'objet de cette étude. En effet, avant ses épopées, Alexandra David-Neel observe et participe au combat féministe en tant que journaliste. Elle fréquente régulièrement les grandes féministes de l'époque, Maria Vérone, Nelly Roussel, Marguerite Durand et elle écrit divers articles sur des sujets sociaux et politiques en lien avec le féminisme. Ces articles et pamphlets sont publiés dans des journaux comme *La Fronde* de Marguerite Durand, premier journal créé en décembre 1897 entièrement édité et rédigé par des femmes ; ou encore dans le *Mercure de France*, dirigé par Alfred Vallette et son épouse Rachilde. Elle assiste d'ailleurs à plusieurs salons du "mardi du Mercure" tenus par Rachilde avec qui elle construira une relation de profond respect mutuel qui se retrouve dans leur correspondance. Fortement engagée, elle participe à divers congrès féministes en Europe dont les actes sont présents dans l'œuvre étudiée, et se rend souvent en Angleterre qui à cette époque est le pays européen le plus militant au niveau du féminisme. Alors qu'à l'époque où elle publie ses articles (1899-1904), la lutte féministe réclame, avant tout, les mêmes droits que les hommes, Alexandra David-Neel, s'intéresse à des questions de fond. Pour elle, un réel changement repose sur l'éducation et un changement de mentalités. Nous tenterons à travers cet article de mettre en lumière les principes féministes de l'écrivaine pour démontrer qu'il s'agit en réalité d'un manifeste qui va au-delà du féminisme, pour la liberté d'être soi.

---

<sup>1</sup> Le titre de lama est donné aux maîtres spirituels du bouddhisme tibétain. Ces maîtres possèdent les connaissances suffisantes de la doctrine pour pouvoir les enseigner. Les femmes lamas se font souvent appeler lamani comme ici le cas d'Alexandra-David-Neel.

## 1. PRECEPTES FEMINISTES.

*Féministe et Libertaire*, regroupe, comme nous l'avons mentionné auparavant les textes féministes d'Alexandra David-Neel. Il se compose de deux pamphlets : *Pour la vie*, publié dans la *Bibliothèque des Temps Nouveaux* de Bruxelles, une maison d'édition bruxelloise qui publie des essais anarchistes et des essais politiques aspirant à un monde ouvrier meilleur. Cet opuscule, préfacé par son ami le géographe Elisée Reclus en 1898, avait été publié en Belgique, car les éditeurs français refusaient de le faire. Elle y dénonce les fondements de la société, les dogmes religieux, le mariage et les charges de la maternité. Le deuxième pamphlet intitulé *Le Féminisme Rationnel*, fut publié à La *Société Nouvelle* de Bruxelles en 1909. L'écrivaine relie de façon hardi les philosophies bouddhistes aux maux féminins. Ces deux pamphlets ouvrent et closent l'ouvrage permettant ainsi de voir l'évolution de sa réflexion féministe. Entre ces deux livrets se trouvent quinze articles publiés essentiellement dans *La Fronde*, quelques-uns dans le *Mercur de France*, ainsi que des actes de conférences prononcées à divers congrès. L'ensemble des articles évoquent les problèmes sociaux de l'époque liés aux femmes. À travers un regard féministe lucide et mais aussi d'influence bouddhiste, elle tente d'apporter des solutions politiques et sociales.

Plusieurs critiques résonnent dans ses articles, la plus récurrente repose sur le fléau de la maternité qui empêche les femmes de prospérer dans la société. C'est généralement à Simone de Beauvoir que l'on pense lorsque l'on évoque l'aliénation de la maternité. N'importe qui s'intéressant à ses écrits ou au féminisme, connaît ses propos autour du mariage et de la maternité. Le mariage lui apparaissait comme un danger pour les femmes dans *Le deuxième sexe*. Trente ans plus tard, lors d'une interview avec Alice Shwarzer pour la revue n°290 de Marie Claire en 1976, elle implorait les femmes de ne pas « tomber dans le piège des enfants et du mariage » car elles y perdraient leur liberté. Ces propos firent scandale à l'époque et on les lui associe encore aujourd'hui. Or plus de soixante-dix ans auparavant, Alexandra David-Neel, affirmait, dans son article « Question pressante » publié dans la *Fronde* en 1903, les origines de l'éloignement de la femme dans l'espace public, à savoir la nature reproductrice de la femme :

Je veux aujourd'hui parler du plus redoutable, de celui qui est la cause initiale de l'évolution qui, à travers les siècles, a lentement développé ce type féminin, si étrangement différent du type mâle, de celui auquel il semble que nous puissions nous résigner : la maternité. [...] La maternité est la cause initiale qui, dans les âges lointains de la préhistoire, a attaché la femme à la caverne, à l'abri de roche où elle veillait sur sa progéniture. (David-Neel, 2013 : 131)

Elle présente la maternité comme le plus grand problème de la femme depuis la nuit des temps. Elle affirme qu'elle est la raison pour laquelle les femmes ne peuvent obtenir la même place que les hommes dans la société. Elles sont attachées à leurs enfants dès leur naissance par un lien beaucoup plus puissant que celui des pères qui se crée inévitablement par le port et l'allaitement du bébé. Alexandra reviendra plusieurs fois sur cette idée dans ses articles, elle écrira par exemple, en 1909 dans *Le Féminisme rationnel* avec forte conviction :

La maternité, voilà l'obstacle ! [...] dans tous les cas, la fonction glorieuse devient le prétexte d'une mise à l'écart systématique. En son nom et à cause d'elle, on raye nos individualités de la vie sociale. [...] Elle est l'obstacle à cause des charges qu'elle fait peser sur nous. Je dis des charges et je précise, ajoutant : des charges matérielles. (David-Neel, 2013 : 193).

Les mots employés sont révélateurs de sa vision négative de la maternité et bien d'autres exemples pourraient être cités à ce sujet. Force est de constater que les réflexions d'Alexandra David-Neel apparaissent bien en avance sur son temps et révèlent les idées claires de la jeune-femme, comme le remarquait déjà son ami Élisée Reclus dans la préface de « Pour la vie ». La maternité généralement sacralisée, louée et présentée comme le plus grand cadeau de l'humanité pour la femme est complètement démystifiée par Alexandra David-Neel.

Cette fonction naturelle engendre une conséquence inévitable qui constitue une deuxième critique récurrente chez l'écrivaine : la dépendance économique des femmes vis-à-vis des hommes. À son époque, les femmes avaient, selon son article « Le mariage, profession pour femmes<sup>2</sup> », besoin du mariage pour survivre et encore plus si elles devenaient mères :

Plus fort que les chaînes de la passion, qu'un héroïque effort parvient parfois à briser, sont les chaînes obscures et pesantes de la nécessité. Elle ne s'est pas mariée pour aimer ou être aimée, la jeune fiancée, elle s'est mariée pour vivre, et, malgré les trahisons, les dégoûts, révoltée, le cœur saignant ou résigné, l'âme morte, elle reste mariée pour vivre. (David-Neel, 2013 : 176)

Alexandra David-Neel fait ici référence à la condition féminine de son époque. N'importe quelle femme, que ce soit une paysanne ou une bourgeoise, a besoin d'un homme, père, époux ou membre de la famille pour vivre au début du XX<sup>e</sup> siècle. Rappelons que la situation des femmes était encore très précaire à cette époque, les femmes ne possédaient pas de compte en banque, l'accès à certaines professions leur était fermé, mais surtout, et encore une fois, la société leur imposait la garde et l'éducation des enfants. Une évidence s'impose à la journaliste, le mariage est une profession pour femme que les mœurs et la société lui imposent depuis son plus jeune-âge. De ce fait, Alexandra David-Neel remarque que « tant que les femmes dépendront économiquement de l'homme, elles seront forcées de suivre sa loi... » (David-Neel, 2013 : 180). Ainsi, deux autres critiques découlent de ces affirmations, l'accès au travail pour les femmes est excessivement restreint, souvent mal rémunéré et le salaire est toujours inférieur à celui d'un homme. À ce sujet, la journaliste dénonce que la prostitution est le travail féminin le mieux rémunéré : « D'ailleurs, le nombre de femmes trafiquant de leur sexe, en dehors des atteintes de l'administration, est considérable, puisque la prostitution est devenue, dans notre société, une profession féminine, souvent plus rémunératrice que les autres et, maintes fois, l'unique ressource laissée à la femme. » (David-Neel, 2013 : 160). De nouveau, la maternité constitue le cœur du problème, elle est ici une entrave au domaine laboral pour les femmes, soit parce qu'elles peuvent potentiellement tomber enceinte, soit parce qu'une fois mères, elles devront abandonner leur emploi. Ainsi, une fois les femmes enrôlées dans le mariage, elles perdraient toute dignité selon l'écrivaine puisqu'elles n'auraient plus d'autres possibilités que de vivre aux dépens de leur époux. Pour cette raison, elle ose parler du mariage comme une profession pour femme. Cette situation sociale féminine était une grande préoccupation pour Alexandra David-Neel, à tel point que ses inquiétudes et ses griefs s'expriment aussi dans la correspondance intime avec son époux. Dans la lettre du 21 septembre 1906 elle y dénonce le travail gratuit des femmes au foyer, pourquoi ne recevraient-elles pas un salaire comme pour tout autre travail :

Est-il juste qu'une femme qui a fait la cuisine, lavé la vaisselle, raccommodé les hardes d'homme, s'en aille les mains vides en cas de séparation, alors que si elle avait fait ces travaux pour des étrangers elle aurait touché un salaire et que, d'autre part, l'homme qu'elle a servi ainsi aurait dépensé de ce chef (s'il avait eu recours à autrui) bien plus que l'entretien de sa femme. Évidemment, il y a là une grosse lacune à combler surtout pour la classe besogneuse. (David-Neel, 2016 : 57)

Les idées perspicaces de la future exploratrice ne sont pas exemptes de longues réflexions sur les solutions et remèdes possibles à ces maux féminins. Selon elle, le plus gros changement doit s'exercer dans la mentalité des hommes et des femmes, ainsi que dans les mœurs. Comme le remarque Joëlle Désirée-Marchand, cette tâche n'était pas aisée car les mentalités n'étaient pas en faveur du progrès des femmes :

Les penseurs influents, comme Proudhon, Auguste Comte ou Jules Michelet, ne dissimulent pas leur opposition à la participation des femmes à la vie publique et à leur intégration sur le marché du travail. Dans les usines, les ouvriers déclenchent souvent une grève quand l'une d'elles est embauchée. (Désirée-Marchand, 2016 : 37)

Mais Alexandra David-Neel, ne recule devant rien ni personne et traque tout ce qui pourrait nuire à l'épanouissement des femmes. Pour cela, elle aborde tous les domaines constitutifs d'une société

---

<sup>2</sup> Publié en 1907 par La *Société Nouvelle* de Bruxelles.

: les lois, la religion, l'éducation des enfants et les mentalités. Elle critique fortement l'influence de la religion catholique. Elle estime que la religion a trop d'emprise sur les comportements et les mœurs de la société, elle berne les êtres-humains dans un mirage incohérent qui porte préjudice à tous :

L'église romaine, celle qui s'intitule improprement catholique<sup>3</sup>, n'a jamais eu son égale pour fausser les esprits et la façon dont les hommes ont accepté d'elle des enseignements qu'elle dément ouvertement par sa conduite est un triste exemple de leur inconséquence et de leur aveuglement. (David-Neel, 2013 : 46)

Alexandra David-Neel s'est très jeune intéressée et interrogée sur les religions. Issue d'une mère catholique bigote et d'un père protestant, elle reçoit une éducation catholique, mais a très vite besoin de comprendre et trouver des réponses à ses questionnements sur la vie en dehors du christianisme. L'histoire de la religion catholique ainsi que ses représentants la déçoivent, elle leur reproche de s'enrichir sur le dos du peuple, le rendant depuis toujours de plus en plus pauvre, voire misérable, au lieu de rechercher son bien-être. On retrouve cette critique dans son pamphlet *Pour la vie* (David-Neel, 2013 : 47). Elle reproche aussi les incongruités du discours religieux, comme le devoir de souffrir sur terre pour accéder au bonheur dans l'au-delà. Comment Dieu pourrait-il être aussi cruel, remarque-t-elle (David-Neel, 2013 : 76). Mais de surcroît, comment l'être humain peut-il croire que sans Dieu, il est incapable d'agir correctement ?

Pas de morale possible, disait-on, sans un dieu pour la révéler et pour se faire le juge de ceux qui en transgresse les principes. [...] Qu'a été la morale jusqu'à ce jour ? Une somme de dogmes qu'on ne pouvait discuter sans sacrilèges, un code arbitraire cataloguant les actes et les pensées humaines sous les rubriques de *bien* et de *mal* sans daigner s'expliquer au sujet de ce bien et de ce mal (David-Neel, 2013 : 165)

Non seulement elle tente de prouver que l'être humain n'a pas besoin de la religion pour se comporter convenablement, mais aussi que les doctrines imposées sont illogiques et arbitraires. Pourquoi les hommes et les femmes devraient-ils les suivre ? De plus, elle accuse le christianisme d'imposer aux êtres humains des lois allant contre leur nature, mais plus encore, elle dénonce le clergé qui préconise des actes en désaccord avec la Bible qui dénigre la femme :

Le christianisme ne fait que pervertir les instincts naturels en condamnant les lois fondamentales de la nature, celles de la chair. [...] ne s'est-il pas trouvé d'aimables apôtres pour prêcher la nécessité de la prostitution officielle en la donnant comme la sauvegarde de notre propre sécurité. N'est-ce pas admirable en vérité ? Quoi, si ces messieurs n'avaient point à leur disposition les maisons closes et le lamentable bataillon des errantes, c'en serait fait de nous et nous pourrions nous attendre à voir se ruer sur nous, au tournant des rues, parmi le va-et-vient des carrefours ou les paisibles causeries de nos five o'clock des adorateurs enflammés et brutaux ! (David-Neel, 2013: 158)

Sur un ton ironique, elle ridiculise la parole de l'Église afin de montrer à quel point elle est nocive pour les femmes et les mœurs en général. Il est pour Alexandra David-Neel évident que la religion catholique et l'émancipation féminine sont fortement opposées. Pourtant, elle se rend vite compte que la plupart des femmes de son époque ne sont pas encore capables de reconnaître et de transgresser certains dogmes et règles à cause de l'influence de la religion. Elle s'en rend compte surtout après le Congrès des Femmes Italiennes tenu à Rome en 1903 pour lequel elle avait préparé un discours trop en avance par rapport à leurs visions du monde, un discours qu'elle ne pourra pas prononcer, observant les diverses allocutions et comportements de ces soi-disant féministes. Ce n'est que plus tard dans son article « Féministe et Libertaire » qu'elle pourra exprimer son ressenti :

---

<sup>3</sup> Catholique signifie, en grec, « universelle ». Au grand maximum, les statistiques nous donnaient 245 millions de catholiques romains, c'est-à-dire moins du sixième des hommes (à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle). Note d'Alexandra David-Neel

Il m'aurait été impossible d'aller plus loin, de dénoncer, par exemple, l'antagonisme existant entre le christianisme officiel et le féminisme et de démontrer, Bible et Pères de l'Église en main, la contradiction dans laquelle tombent les femmes qui prétendent, à la fois, rester fidèles aux traditions religieuses et émanciper leur sexe. (David-Neel, 2013 : 183)

La première condition à l'émancipation féminine serait donc une remise en question des préceptes du christianisme trop présents dans la mentalité de la société européenne. Pour cela, il faudrait une nouvelle morale, une morale qui n'ait rien à voir avec celle imposée par l'Église. Pour Alexandra David-Neel, il s'agirait d'une discipline où des règles seraient établies avec intelligence pour l'utilité de tous les membres de la société : hommes, femmes et enfants. Une nouvelle instruction et une nouvelle éducation sans aucun lien avec l'Église seraient le remède à l'obscurantisme. Quelques années plus tard, en décembre 1905, la loi de séparation de l'Église et de l'État est promulguée. Elisée Reclus avait raison : la pensée d'Alexandra est celle d'une femme d'avant-garde. L'école aussi devrait être réformée afin que tous les enfants, filles ou garçons, reçoivent la même éducation car l'éducation des femmes, au moment de son article, est encore très sexiste. Comme elle l'indique dans son pamphlet « Féministe et libertaire », les pensionnats se vantaient fièrement de préparer leurs étudiantes à être des épouses (David-Neel, 2013 : 222). Alors, la deuxième condition à l'émancipation féminine serait, selon elle, d'ôter cette idée que le seul avenir de la femme réside dans le mariage. Pour cela, les écoles devraient éduquer les femmes et les hommes afin de les rendre intelligents, énergiques et indépendants. Mais pour y parvenir, il faudrait aussi que la mentalité des parents change, elle critique l'autorité paternelle dans un article paru dans *La Fronde* en 1902 (David-Neel, 2013 : 121) et reproche dans « Le mariage, profession pour femme » les mauvais conseils que donnent les parents à leurs enfants :

Ne nous sont-elles pas familières, les formules diverses par lesquelles s'exprime, à ce sujet, l'opinion des parents : « il faut donner une position à ses fils... les filles, elles se marient... » ? Ou les doléances des vieillards, pères ou mères, sentant approcher la fin alors que fille n'est pas « établie » ? Les gamines elles-mêmes, bien avant l'âge où elles peuvent soupçonner ce que c'est l'amour, ne savent-elles pas qu'elles se marieront ? N'ont-elles pas accepté cette perspective comme une fonction toute naturelle, dans le même esprit qui anime leurs frères lorsque, entre deux parties de jeux, ceux-ci déclarent qu'ils seront avocat, médecin, forgeron ou menuisier ? (David-Neel, 2013 : 176)

La mentalité des parents devrait évoluer et souhaiter le même avenir pour leurs fils que pour leurs filles. Depuis leur tendre enfance, les enfants reçoivent non seulement une éducation différente mais en plus, des messages sexistes de leur famille qui finissent par brouiller leur esprit. L'homme ne doit plus être un objectif pour les femmes, leur mentalité doit aussi changer : « L'homme tient trop de place dans la vie de la majorité des femmes. [...] je parle de la place qu'il occupe dans la mentalité féminine. [...] Quelle énorme quantité de jeunes filles ne grandit pas avec pour unique rêve, la rencontre du prince charmant ? » (David-Neel, 2013 : 221). En somme, les femmes doivent se libérer du piège de la famille que ce soit de leur famille d'origine ou de celle qu'elles souhaitent construire comme le dira plus tard Simone de Beauvoir dans *Le deuxième sexe*. Sans prise de conscience, il n'y aura pas d'évolution. Une fois conscientes les femmes devront modifier leurs comportements et s'instruire, développer leurs connaissances dans des sujets qui les passionnent et ne plus considérer le mariage et la maternité comme leur seul et unique objectif. Mais les hommes ne sont pas exempts de changement. Il est grand temps, comme nous pouvons le lire dans ses articles « sur le bonheur », « De l'autorité paternelle », et *Le Féminisme rationnel* qu'ils prennent un nouveau rôle en tant que père ou autrement dit qu'ils deviennent de véritables « pères » (David-Neel, 2013 : 200). Elle leur reproche, d'une part, de n'être que des pères matériels subvenant économiquement aux besoins financiers (David-Neel, 2013 : 136) de leurs enfants et non aux besoins affectifs et d'autre part, de ne s'impliquer qu'à travers leur autorité. Ils ne font qu'imposer et interdire à leurs enfants plutôt que de les éduquer. Finalement, elle estime que la relation père-enfant devrait être égale à celle de la mère. Son objet, on le voit à travers ces deux premières conditions, est de transformer toute une culture, bouleverser toutes les coutumes et pensées d'une civilisation qui cependant n'était pas du tout en osmose avec ce genre d'idéologies. Il faudra attendre encore près d'un siècle pour que ses propos sonnent justes.

La troisième condition fondamentale que l'on peut observer dans ses écrits est l'affranchissement économique des femmes (David-Neel, 2013 : 181) qu'Alexandra David-Neel propose comme unique solution à la soumission dans laquelle vivent les femmes. Une fois les femmes indépendantes économiquement, elles n'auront plus un rapport d'assujettissement envers l'homme et leurs relations seront totalement différentes. Rappelons qu'Alexandra David-Neel rédige ces articles autour des années 1900-1910, alors que les femmes n'obtiendront l'indépendance financière qu'en juillet 1965, environ 60 ans plus tard, lorsque la loi modifiera le régime du mariage et donnera le droit aux femmes de gérer leurs biens propres et exercer une activité professionnelle sans le consentement de leur époux. Il en est de même pour le contrôle des naissances que préconise Alexandra David-Neel au tout début des années 1900 alors que ce sujet était tabou à l'époque. Il faudra attendre 1956 pour que se crée un mouvement de femmes nommé "la Maternité heureuse" en faveur du contrôle des naissances. En 1960 seulement, ce mouvement deviendra le "Mouvement français pour le Planning familial" qui avait pour objectif de lutter pour le droit à la contraception et à l'avortement, une organisation encore vivante de nos jours. En 1903, Alexandra aux côtés de ses compagnons de l'organisation néo malthusienne<sup>4</sup>, propose lors de la conférence de la Ligue de la Régénération humaine, la limitation raisonnée et volontaire des naissances, étant selon eux la cause de beaucoup de maux de la société comme la misère, la prostitution ou encore les guerres. Pour elle, la contraception et la limitation volontaire des naissances seraient pour les femmes, l'opportunité de contrôler un peu plus leurs vies.

Une autre solution quant à leur libération selon la journaliste serait une protection des mères et des enfants par l'État. Elle suggère tout un programme éducatif et législatif de protection de l'enfance. L'idée est que les mères célibataires reçoivent une aide économique, voire une prise en charge de leurs enfants en cas d'impossibilité de subvenir à leurs besoins, afin que les femmes ne se sentent pas désemparées lorsqu'elles souhaitent poursuivre leurs chemins sans époux.

Ce qu'il nous faut, c'est, à côté de l'école gratuite, le foyer gratuit ; à côté de la nourriture intellectuelle, la pâture matérielle assurée à tous les enfants. Pour qu'elle puisse se redresser, la femme doit avoir la certitude que le fruit de sa chair ne sera point exposé à périr faute de subsistance, qu'elle soit assurée que sa jeune vie pourra, dans tous les cas, s'épanouir sans faire échec à la vie de sa mère, sans la diminuer, sans l'annihiler. [...] Le pensionnat gratuit, accessible de droit à tous les parents qui voudront lui confier leurs enfants, remplirait ce but. S'il n'est pas l'idéal, il remédierait, cependant, à bien des maux et soulagerait bien des souffrances. (David-Neel, 2013 : 207)

L'éducation par l'État est pour notre féministe un point crucial pour la société, il doit être un droit pour tous. La prise en charge des enfants démunis devrait aller depuis la crèche ou « la pouponnière » comme elle le nomme, jusqu'à l'âge adulte, car, par éducation, elle entend instruction et confort matériel, sans lequel une bonne éducation n'est pas possible. Le bien-être des enfants est pour elle, le sujet sur lequel devrait l'État ainsi que toutes les familles, s'intéresser le plus puisqu'ils sont le futur de toute société, explique-t-elle dans nombre de ses articles. Cette éducation devrait bien entendu se centrer sur un principe d'égalité entre hommes et femmes comme elle l'explique dans *Le féminisme rationnel* :

L'éducation de nos enfants, voilà la tâche importante. [...] Ne devons-nous pas, pour être logiques, donner d'autres enseignements à nos fils et à nos filles ? Comment réglerons-nous leurs premiers contacts entre eux ? Leur insinuerons-nous encore, sous prétexte de bienséance ou de moralité, des pensées fausses et salissantes ou bien leur apprendrons-nous dès leur enfance, à se regarder loyalement en face, sans rougissement évocatrice des curiosités malsaines, à se regarder avec des yeux droits qu'aucune flamme trouble n'a jamais fait baisser ? Les préparerons-nous, ainsi, à s'unir très jeunes, vaillamment, pour travailler

---

<sup>4</sup> Le néo-malthusianisme est un ajustement de la thèse de Thomas Malthus à propos des ressources limitées de la terre. Selon Malthus, la croissance démographique et la production alimentaire n'ont pas le même rythme de croissance, le premier étant beaucoup plus rapide que le second, entraînant comme conséquences la surpopulation et la famine. Les néo-malthusiens font de ce besoin de limitation des naissances un droit et un devoir humains.

ensemble, pour créer, ensemble, un foyer où tous deux garderont, en leur amour, les sentiments si exquis d'une réciproque estime et d'une cordiale fraternité ? (David-Neel, 2013 : 224)

Ces beaux souhaits pour un futur égalitaire et respectueux dans les couples vont de pair avec ses réflexions sur le rôle des pères qui, à son époque ne sont que de simples fournisseurs ou garants économiques. Ils devraient s'impliquer, autant que les femmes, d'un point de vue affectif envers leur progéniture. Nous pouvons observer dans son article « Question pressante » de *La Fronde*, que le divorce n'est pas envisageable pour les femmes tant que les hommes ne s'impliqueront pas autant que les mères dans la paternité : « Le divorce ? Existe-t-il pour elle ? Ses enfants n'en seraient-ils pas les premières victimes ? Qui les nourrirait, qui pourvoirait aux frais de leur éducation ? » (David-Neel, 2013: 133). Selon l'auteur, seule la mère s'inquiétait du bien-être et du devenir des enfants et en cas de divorce le père cesserait de s'y intéresser. En effet, elle parle de « ses » enfants au lieu de leurs enfants, ce qui est très révélateur des coutumes parentales de l'époque. Mais il est ardu de changer des mentalités et des pratiques profondément ancrées, Alexandra David-Neel estime que les femmes devraient prendre place dans la sphère politique et sociale de la société, de telle sorte que de nouvelles lois soient érigées en leur faveur et celle de leurs enfants. Le féminisme est pour elle une révolution politique qui requiert la reconstruction des structures socioculturelles et économiques, mais aussi une redistribution des priorités. Seules les femmes seront capables de créer une nouvelle société explique-t-elle dans « Les femmes et la question sociale<sup>5</sup> », non pas parce que leur intelligence est supérieure, mais parce qu'elles apporteront forcément des idées nouvelles plus en accord avec leurs besoins. Elle incite vivement les femmes dans quasiment tous ses articles féministes, à se battre (toujours à travers la paix et l'égalité) pour le changement : « à la femme nouvelle, il faut un milieu nouveau, à nous de le faire naître ! » (David-Neel, 2013: 139).

Pour ce nouveau monde, Alexandra a plusieurs idées, la plupart déjà mentionnées. Ces idées ne concernent pas que les femmes. En effet, elle s'intéresse à des questions comme le bonheur ou le bien-être social qui incluent tous les êtres humains, et propose des projets pour la société qui vont bien au-delà du féminisme.

## **2. LA LIBERTE D'ETRE SOI.**

Au fur et à mesure de la lecture, nous observons que les articles de ce recueil renferment une réflexion philosophique sur divers sujets. Comme le remarque Joëlle Désirée-Marchand dans le prologue : « Ses écrits portent discrètement un idéal philosophique qu'elle jugeait bien plus élevé que tous les objectifs politiques de notre monde d'agitation : celui de l'Éveil pour les bouddhistes, celui de la Libération pour les hindous. » (Désiré-Marchand, 2013 : 10).

Alexandra David-Neel découvre en Angleterre les philosophies orientales au sein de la société Théosophique dirigée par Helena Blavatsky. Dès 1892, elle suit les cours de Sanskrit de Sylvain Lévy et d'Édouard Foucaux à la Sorbonne. Au moment de l'écriture de ses articles féministes, elle possède déjà une haute connaissance du bouddhisme et publie en parallèle des articles orientalistes comme « De l'origine physique des mythes et de leur influence sur les institutions sociales. » en 1901 dans *l'Idée Libre* de Bruxelles, ou encore « les mantras aux Indes », la même année dans *Bulletins et mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*. L'influence est alors inévitable dans ses articles féministes. Les éditeurs de l'ouvrage *Féministe et Libertaire*, ont inclus, non pas par hasard, un article intitulé « notes sur le bouddhisme » paru dans *l'Étoile socialiste* en 1895, il permet de comprendre l'attachement d'Alexandra David-Neel à cette doctrine et comment elle l'associe à ses idées philosophiques de la liberté. Dans cet article, elle explique que « la philosophie bouddhique est née de la vue de la souffrance humaine, de cette souffrance qui ne nous émeut plus, tant nous sommes habitués à la coudoyer et qui faisait l'objet des perpétuelles méditations du Bouddha. » (David-Neel, 2013 : 82). C'est grâce à cet

---

<sup>5</sup> Publié dans *La Fronde* le 17 juin 1902.

article que l'on apprend que pour Bouddha<sup>6</sup> « la cause de la souffrance, c'est l'ignorance. » (David-Neel, 2013 : 82) et que son but est d'enseigner le chemin de la connaissance pour se libérer de toute souffrance. La souffrance elle l'évoque à maintes reprises dans ses articles, de même que lorsqu'elle démontre à ses lecteurs, la chimère dans laquelle ils vivent, c'est en réalité à l'illusion bouddhiste qu'elle pense, c'est à dire la *mâyâ*, définie dans le bouddhisme, comme la source des maux, comme l'explique Jean Pierre Shnetzler (2006) dans son article « Le bouddhisme et l'illusion ».

Elle finit par entremêler complètement les enseignements bouddhistes à ses idées féministes et libertaires dans son dernier pamphlet *Le féminisme rationnel*. Il se construit sur le concept universel des quatre vérités bouddhiques qu'elle définit de la sorte :

LA SOUFFRANCE. \_ C'est-à-dire la souffrance qui pèse sur les femmes du fait des mœurs ou de l'organisation sociale actuelles.

LA CAUSE DE LA SOUFFRANCE. \_ Les causes déterminant l'état de choses, dont souffrent les femmes.

LA DÉLIVRANCE DE LA SOUFFRANCE. \_ J'envisagerai si les causes créatrices de nos maux sont susceptibles d'être détruites, atténuées ou modifiées.

LA VOIE QUI MÈNE À LA DÉLIVRANCE DE LA SOUFFRANCE. \_ C'est-à-dire les moyens pratiques, propres à nous libérer de nos souffrances, dans l'ordre social. (David-Neel, 2013 : 185)

Matthieu Ricard, docteur français en génétique cellulaire et moine tibétain, résidant dans l'Himalaya depuis 45 ans, explique sur sa page web en quoi consiste ces Quatre Nobles Vérités<sup>7</sup>. Bouddha aurait constaté la souffrance chez les êtres humains, tel un médecin observe la souffrance chez un malade. Ceci n'étant pas suffisant, il aurait procédé à l'identification des causes de la souffrance, ce qui constitue la deuxième noble vérité. Les causes de cette souffrance sont le rapport que nous avons à la vie et notre incompréhension de l'impermanence des choses, puis l'ignorance qui mène à la jalousie, la haine ou la confusion. La troisième vérité est la prise de conscience de ce mal et le fait de savoir qu'il peut cesser. Finalement la quatrième noble vérité est la transformation de l'être vers l'éveil. Dans son livret, Alexandra David-Neel applique les concepts philosophiques aux difficultés sociétales des femmes pour tenter d'apporter les solutions nécessaires, comme le font les bouddhas.

Alexandra David-Neel constate en premier lieu, l'existence de la souffrance qui est très proche de celle que Bouddha mentionnait : « La cause de toute souffrance, c'est l'ignorance. L'ignorance, dans le sujet qui nous occupe, c'est tout ce que nous n'avons jamais su touchant nous-mêmes et touchant ce qui nous entoure et c'est, plus encore, toutes les notions fausses que nous avons de ces choses » (David-Neel, 2013 : 186). Elle tente en second lieu de définir les causes de cette souffrance, elle regroupe toutes les idées qu'elle avait avancé dans ses articles précédents: elle évoque les origines de l'assujettissement de la femme (David-Neel, 2013:190), rappelle l'antagonisme existant entre le christianisme et le féminisme (David-Neel, 2013:183), dénonce l'organisation familiale, la mauvaise éducation des enfants, la place de l'homme dans la mentalité féminine (David-Neel, 2013: 221) et finalement expose la maternité comme le principal obstacle à l'émancipation féminine (David-Neel, 2013: 192). Elle invite ensuite tous les hommes et les femmes à envisager la délivrance de la souffrance et détermine quatrièmement les moyens pour atteindre cette délivrance, qui sont à nouveau une recompilation des idées qu'elle avait évoqué dans ses articles antérieurs, comme par exemple le besoin de ré-envisager le rôle des pères au sein des familles et le rapport avec leurs enfants (David-Neel, 2013 : 203). Elle rappelle la nécessité d'une éducation prise en charge par l'État qui devrait être un droit pour tous (David-Neel, 2013: 207), l'éducation est l'un des points centraux de sa réflexion. Grâce à l'instruction, l'ignorance

---

<sup>6</sup> Il s'agit du Bouddha historique Siddhartha Gautama (VIème siècle avant JC) à qui l'ont doit les premiers fondements du Bouddhisme.

<sup>7</sup> <https://www.matthieuricard.org/medias/le-bouddhisme-selon-matthieu-ricard-2-les-quatre-nobles-verites>

serait, en effet, atténuée. Elle réclame aussi une protection de la femme et de l'enfant par l'État (David-Neel, 2013 : 205).

D'une façon habile, Alexandra applique la démarche de Bouddha à la situation des femmes de son époque. Nous le voyons, il ne s'agit pas de se lamenter mais de trouver des solutions aux divers problèmes. Elle invite à tout moment ses consœurs à se poser des questions utiles dont les réponses pourraient les rediriger vers l'épanouissement : Quel est notre réel intérêt social ? Quelle éducation conviendrait-il de donner aux enfants ? Ces interrogations les invitent à mieux diriger leurs énergies vers un changement concret et réel. Ainsi, nous observons que ses objectifs vont au-delà d'un changement politique féministe, elle s'intéresse à l'être intérieur et leur bien être à la fois physique et mental. Pour cette raison, il lui semble approprié d'asseoir ses idées féministes sur les théories bouddhistes. Mais encore une fois, ces pensées vont au-delà du bouddhisme, qui certes l'accompagne et l'influence, mais elle s'intéresse aussi à d'autres penseurs et philosophes que l'on retrouve dans ses écrits. Les premiers mots du livret *Pour la vie* : « L'obéissance, c'est la mort. » (David-Neel, 2013 : 15) nous rappellent les propos anarchistes de son ami Elisé Reclus : « L'histoire nous dit que toute obéissance est une abdication, toute servitude une mort anticipée. » (Reclus, 2004 : 35) et laissent entrevoir une femme rebelle à toute sorte de coercition. Nous découvrons aussi qu'elle prône l'individualisme de Max Stirner<sup>8</sup> et le bonheur personnel. Elle essaye de démontrer que notre existence est la seule chose qui devrait nous préoccuper : « L'existence individuelle étant la seule raison connue, la seule fin de l'homme, ne devrait-il pas la préserver, la défendre contre tout, contre tous, sans jamais souffrir qu'on lui impose le sacrifice de la moindre partie de cette vie, seule chose qui lui appartienne véritablement. » (David-Neel, 2013 : 78). La vie de chaque individu est la seule chose qu'il possède réellement, toute autre croyance est une illusion. Elle conclut son essai « Pour la vie » par une sorte de syllogisme : « Le but de l'homme est d'être homme. Le but de sa vie est de vivre. » (David-Neel, 2013 : 79).

Dans ce premier essai, elle réfléchit sur l'hypocrisie collective de la société à réclamer des droits qui ne font que renforcer l'asservissement du peuple. Alors qu'à cette époque les féministes réclament le droit de vote, Alexandra David-Neel le rejette car elle le considère comme une acceptation de soumission : « On a réclamé le droit de vote : c'est-à-dire le droit à l'obéissance. Le droit de déclarer soi-même que l'on renonce à être maître de soi pour subir la volonté de quelques individualités aux décisions de qui l'on se soumet d'avance en les élisant. » (David-Neel, 2013 : 35). Elle incite ses lecteurs à suivre leurs propres lois, à fonder leur propre morale et à développer avant tout leur connaissance et leur esprit critique. Elle démystifie toute la construction de la société pour démontrer que nous sommes trop habitués à nous assujettir. Si pour elle, la demande de droit renferme une idée de soumission (David-Neel, 2013 : 31), le travailleur salarié est tout aussi prisonnier. Elle affirme que le pauvre vit aux dépens du riche puisque celui-ci le paie selon son gré, la liberté dans le travail n'existe pas dans notre société puisque tous nos faits et gestes dépendent des personnes auxquelles nous avons accepté ouvertement d'obéir. Elle critique aussi les politiciens qui luttent pour le pouvoir qui les rend misérables et les empêchent de se concentrer sur l'essentiel, c'est-à-dire donner un véritable sens à leur vie et à celles des citoyens.

Elle refuse également, comme nous l'avons vu précédemment, les dogmes de la religion qui selon elle, n'a pas à imposer une morale, l'homme est capable de la développer par lui-même, il peut sans aucun doute devenir une bonne personne sans les préceptes et exigences de la religion :

L'homme n'a pas à chercher son but en dehors de lui, il n'a à le placer en rien d'extérieur, hommes ou idées. Rien ne l'oblige à se contraindre pour atteindre une fin quelconque. Il n'en a point d'autres que

---

<sup>8</sup> Alexandra David-Neel a lu *L'unique et sa propriété* de Max Stirner, où le philosophe allemand, démontre l'existence unique des individus et prouve ainsi que notre particularité est la marque la plus évidente de la dignité humaine. Il est aujourd'hui reconnu comme l'un des précurseurs de l'existentialisme.

d'être lui-même, tel que la nature l'a fait et de se conserver tel, en préservant son individualité contre tout ce qui est susceptible de l'amoindrir ou de lui causer de la souffrance... (David-Neel, 2013 : 77)

Son propos philosophique est de convaincre le lecteur que le seul objectif de l'être humain est de chercher sa propre voie. Si les femmes doivent trouver le chemin du bonheur, en dehors de celui des hommes, ces derniers doivent faire de même, au-delà de toute convention, préceptes ou dogmes : « soyez à vous-même votre propre flambeau et votre propre recours. » (David-Neel, 2013 : 169) dit-elle dans « la morale laïque ». Toute personne devrait se construire de façon individuelle, rechercher sa propre façon de vivre, c'est pourquoi elle implore les femmes de rester "elles-mêmes" par-dessus tout « Dans le mariage, dans la maternité, restons « nous ». La mère forte, lucide sera, certes, meilleure éducatrice et préparera d'une façon plus avantageuse l'avenir de ses enfants. » (David-Neel, 2013 : 223). Pour être heureux, selon elle, il faut forger ses propres croyances et idéaux philosophiques, et être toujours conscient qu'il n'existe d'autre devoir pour l'être humain que de rechercher le bonheur dans le présent (David-Neel, 2013 : 78), de vivre la vie pleinement (David-Neel, 2013 : 50). Pour y parvenir, les êtres humains ne doivent pas avoir peur de la liberté, car comme elle l'indique : « Il n'est pire douleur que celle qu'engendre la lâcheté » (David-Neel, 2013 : 182). Il faut alors se défaire de tout ce qui empêche un individu de s'accomplir, nous-même étant l'un des premiers freins à notre épanouissement.

Si l'on considère que ce qui fait le plus souffrir l'homme sur la terre, on en est réduit à s'avouer que ce ne sont pas les cataclysmes de la nature, mais bien l'homme lui-même, qui est pour l'homme le plus terrible des ennemis ; c'est l'humanité qui se crée elle-même l'enfer où elle gémit. (David-Neel, 2013 : 85)

Les hommes et les femmes doivent prendre conscience qu'ils sont leur propre ennemi (deuxième noble vérité du Bouddhisme) et se délivrer de leur propre souffrance (troisième noble vérité), créée par eux-mêmes. Alexandra David-Neel aspire à la liberté d'être soi pour tous les individus, mais donne aussi les clés pour y parvenir. Elle ouvre la voie à un véritable changement, celui qui s'accomplit de l'intérieur. Il n'y a pas de règles uniques à imposer aux femmes, ni aux hommes. Chacun devrait vivre selon ses choix pour accomplir sa destinée. Plus que des essais féministes, ses articles apparaissent comme une révolution par rapport aux mœurs de l'époque. Ses réflexions restent d'actualité aujourd'hui et ses souhaits pour l'humanité encore loin d'être exaucés. Alexandra David-Neel est l'illustration parfaite de sa propre théorie, toute sa vie est la preuve que ce qu'elle énonçait était plausible et réalisable, « Avec une formidable ténacité, elle n'a jamais renoncé aux trois objectifs de sa jeunesse : voyager, apprendre, écrire, les trois étant liés. » écrivait Joëlle Désirée-Marchand (2016 : 237) dans *Alexandra David-Néel, passeur pour notre temps*. Possédant de multiples facettes, son premier souhait fut de devenir une chanteuse lyrique, après avoir convaincu ses parents non sans difficultés, elle entre au conservatoire royal de musique de Bruxelles et très vite obtient des rôles importants, avant même l'obtention de son diplôme et du premier prix de chant du conservatoire. Ce diplôme va lui permettre d'être indépendante financièrement. Dès ses vingt et un ans (âge de la majorité), elle prend son envol. Nonobstant, le chant n'est pas suffisant pour elle, elle éprouve le besoin de poursuivre « sa recherche de la connaissance, la seule à donner un véritable sens à vie. » (Mascolo de Filipis, 2018 : 34). Cette recherche de la connaissance s'élabore surtout autour de la philosophie. Chaque observation ou introspection de sa vie se fonde sur cette discipline, elle le dit elle-même dans la lettre du 7 septembre 1915 à son époux depuis Dechem Ashram : « Les chiens aboient, les chats miaulent, c'est leur nature, moi je philosophe, c'est la mienne, cela est tout aussi spontané et involontaire et n'a pas plus d'importance. » (David-Neel, 2016 : 388). Peut-être que cette façon d'envisager la vie d'un point de vue philosophique est la raison pour laquelle elle a réussi à vivre une vie hors du commun malgré l'époque dans laquelle elle vivait. Elle s'est mariée, certes, avec l'homme qu'elle choisit, mais elle n'a jamais pour autant renoncé à quoi que ce soit. Elle n'aura pas d'enfants, estimant que ce serait un frein à sa propre vie, elle ne renoncera pas à ses voyages, ni à la poursuite de ces derniers. Rappelons qu'elle partit en 1911 pour quelques mois en Asie et ne revint que 14 ans plus tard, malgré les fréquentes sollicitations de retour de son époux. Elle a toujours donné priorité à ses désirs et n'a jamais cédé devant une interdiction, même si cette dernière était une loi. L'exemple le plus illustratif est son entrée dans la

ville interdite de Lhasa en 1924. Lors de son voyage, on lui interdit plusieurs fois de parcourir le sol tibétain et par deux fois les autorités la renvoient alors qu'elle était tout proche de Lhasa. Alors qu'au départ cette excursion n'était que pur plaisir, elle devient son seul et unique objectif à partir du moment où on le lui a interdit. Elle l'explique elle-même dans son introduction au *Voyage d'une parisienne à Lhasa* :

La fin pour cette fois, mais j'étais loin de me considérer vaincue. J'ai pour principe de ne jamais accepter une défaite de quelque nature qu'elle puisse être et qui que ce soit me l'inflige. C'est même, alors, que l'idée d'aller à Lhasa, restée un peu vague jusqu'à ce moment, devient, chez moi, une décision fermement arrêtée. Aucune revanche ne pouvait surpasser celle-là, je la voulais et à n'importe quel prix je l'aurais. J'en fis le serment en face du poste-frontière où l'on m'avait reconduite. (David-Neel, 2018 : 6)

Effectivement, elle n'a reculé devant rien. Après huit mois de pérégrination à travers des terres inconnues du Tibet, endurant le froid et la faim, et ayant recours à toute l'expérience acquise au cours de sa vie, elle parvient à Lhasa, déguisée en mendicante tibétaine, sans éveiller le moindre soupçon de la part des autorités. Elle poursuivra les voyages comme une raison de vivre, jusqu'à la fin de sa vie. À ses 100 ans, elle fait renouveler son passeport mais elle s'éteint à l'aube de 101 ans, laissant derrière elle, une vie hors du commun, une vie qu'elle a elle-même tracée, elle-même construite.

### 3. CONCLUSIONS.

*Féministe et Libertaire* est un recueil utile pour ceux qui s'intéressent aux idées féministes du XIX et du début du XXème siècle, même si nous pouvons affirmer que les idées d'Alexandra David-Neel étaient plutôt avant-gardistes. Son style vif et percutant octroie à ses articles une qualité d'écriture indéniable. Elle possède l'habileté d'exposer ses idées d'une manière limpide, franche, mais surtout didactique. Il existe un enseignement dans chaque article qui va au-delà des préceptes féministes, un appel à se dépasser et à vivre sa vie.

Alexandra a pour but d'élever les mentalités des hommes et des femmes vers une nouvelle façon d'envisager la vie et le monde. Comme « Fo-sho-hing-tsan-king » (un maître bouddhiste), cité par elle-même dans le *Bouddhisme de Bouddha* qui disait « je cherche le bien des hommes, je cherche à ramener ceux qui se sont égarés, à éclairer ceux qui vivent dans les ténèbres de l'erreur, à bannir du monde toute peine et toute souffrance. » (David-Neel, 1977 : 256), elle souhaite apporter le bien-être à ceux qui la liront et ceci dans toute son œuvre. Nous avons vu qu'elle est la démonstration de ses théories, sa vie impressionne autant que son œuvre pour avoir complètement dominé son destin par ses propres choix. Son long parcours personnel représente à lui seul un message philosophique et un exemple de dépassement de soi.

## BIBLIOGRAPHIE

DAVID-NEEL, A. *Le bouddhisme du Bouddha*, Pocket, Paris, 2004.

— *Féministe et Libertaire*, Les nuits rouges, Paris, 2013.

— *Correspondance avec son mari, édition intégrale 1904-1941*, Éditions Plon, Paris, 2016.

— *Voyage d'une parisienne à Lhasa*, Pocket, Paris, 2018.

DÉSIRÉ-MARCHAND, J. *Alexandra David-Neel, passeur pour notre temps*, Le Passeur, Paris, 2016.

MASCOLO DE FILIPIS, J. *Alexandra David-Neel cent ans d'aventure*, Éditions Paulsen, Paris, 2018.

RECLUS, E. *L'évolution, la révolution et l'idéal anarchique*, Lux Éditeur, Montréal, 2004, 221 pp.

SCHENTZLER, J-P. « Le bouddhisme et l'illusion », *Imaginaire & Inconscient*, vol. no 17, no. 1, 2006, pp. 243-256.

SHWARZER, A. « Simone de Beauvoir: Le deuxième sexe, trente ans après. » *Marie Claire*, N°290, octobre 1976, p.18.

ZÉPHIR, J. « Féminisme et littérature dans l'oeuvre de Simone de Beauvoir. », *Simone de Beauvoir Studies*, vol. 2, Brill, 1984, pp. 12-23, <http://www.jstor.org/stable/45173409>.